14e année - N° 121 L'ex. 0,60 F. 5 mai 1965

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale

Guéorgui CHEITANOV
(1896-1925)

Dans ce numéro :

BULGARIE, TERRE DES MARTYRS

DEUX MOTS AUX AMIS

L'opération « Boule-de-Neige » est en cours. Les adresses d'abonnés possibles nous parviennent à un rythme, disons raisonnable. Nos envois d'« exemplaires - prospection » s'acheminent dans les heures qui suivent. Si bien que nous pourrons donner, dès le prochain numéro, les premiers résultats ainsi que les commentaires qui se doivent.

Aussi copieuse qu'est à ce jour la récolte, elle est pourtant encore loin de ce qu'elle devrait être. Nous le répétons : « Ce mois-ci, le prochain à la rigueur, sont favorables, après ce sont les vacances et... adieu la « boule-de-neige », il fait trop chaud ! »

C'est pourquoi j'insiste auprès de tous les amis en leur disant : « Ne croyez pas que l'effort modeste que je vous demande soit de peu de portée. Il est utile à plus d'un titre et c'est, de plus, la seule publicité, à frais raisonnables, que nous pouvons nous permettre cette année-ci. » Une feuille rose est jointe à nouveau (pages 13 et 14). Remplissez-la sans tarder et quant aux amis qui ont déjà posté leur envoi peut-être trouveront-ils encore quelques noms oubliés dans un coin de leur mémoire.

J'attends de vous tous un fort courrier journalier. J'y compte car il ne suffit pas d'encourager, il faut réaliser.

LES TOURNEES DE L'AMITIE

En août l'imprimerie ferme ses portes. Aussitôt le numéro du mois envoyé, je boucle mes valises et j'entreprends la première des tournées de l'amitié auxquelles j'ai déjà fait allusion.

Il s'agit dans mon esprit de prendre un contact direct avec les camarades de province dont un grand nombre ne me sont connus qu'épistolairement, souvent depuis de nombreuses années, mais que je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer. Pratiquement je crois qu'il faudrait ajourner la visite des régions du Nord, de l'Est et de l'Ouest, plus ou moins proches de Paris, qui feront l'objet de plusieurs voyages au cours des saisons d'automne et d'hiver et prendre pour premier objectif — par exemple — les régions de Nantes et St-Nazaire. L'itinéraire pourrait ensuite descendre en zigzaguant vers les Basses-Pyrénées, suivre la chaîne des montagnes puis les côtes méditerranéennes jusqu'à Nice. Le retour s'effectuer par la vallée du Rhône, le Jura, peut-être la région de Metz pour terminer. La théorie du zig-zag permet de toucher les régions à droite et à gauche de la ligne Nantes-Bordeaux-Toulouse-Pau en descendant et de même en remontant par la ligne Nice-Marseille-Lyon bifurquant ensuite vers le pays jurassien et l'Alsace.

Je pense quitter Paris le 8 août et fixer mon retour pour le 8 ou 10 septembre. J'effectuerai les trajets en chemin de fer. Il faut donc établir l'itinéraire et il n'est pas trop tôt pour le faire. Plusieurs camarades ont exprimé le désir de me voir lors d'un passage dans leur province ; cette tournée peut en faire naître l'occasion. S'ils ne sont pas eux-mêmes en vacances, lors des dates indiquées, qu'ils

m'écrivent pour que je dispose d'un calendrier précis. S'il en est d'autres qui ont le même désir, sans l'avoir exprimé, qu'ils me le fassent savoir pour la même raison.

Dans les endroits où cela sera possible, rien ne s'oppose à ce qu'une réunion non publique *mais entre camarades soit mise sur pied, au cours de laquelle nous échangerions des idées sur des sujets intéressant les uns ou les autres.*

Je demanderai par exemple une chose : que le camarade sur place se charge de retenir une chambre — à mon compte — pour ma compagne et moi-même, la belle étoile, même en ces mois d'été, n'étant à notre âge pas de saison.

UNE TUILE... A TERME

Nous avions un local rue de Clignancourt qui nous servait de réserve. Nous ne l'aurons plus l'an prochain, un building doit s'élever à cet endroit et les pouilleux de notre genre sont évacués sans ménagement. Donc si vous entendez parler d'un local, exempt d'humidité et de rongeurs, car c'est pour entreposer livres, brochures, papier, faites-moi signe. J'y reviendrai.

Louis LOUVET.

EN SOUSCRIPTION :

Le nouveau livre de notre camarade Jh. Pellizary : **Crachat sur l'univers** est mis en souscription, aucun éditeur n'ayant voulu en prendre la responsabilité. Ce roman déroule son action en Italie du Nord, ses tendances sont antifascistes. Souscrire chez l'auteur, **5, rue de la Mine à Hettange-Grande (Moselle).** C.C.P. 3.203-09 Paris. (Le communiqué publié dans le dernier numéro comportait une erreur dans l'intitulé du chèque postal.)

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 11 f.

La série comprendra 432 pages pour 18 nos. Les abonnements partent du 5 janvier 1965.

L'AMITIÉ PAR LE LIVRE

le plus ancien des clubs du livre publie des ouvrages d'action libertaire et syndicaliste depuis 1930

AU CATALOGUE :

Albert Thierry : *Réflexions sur l'éducation* (le « refus de parvenir », syndicalisme et pédagogie), franco : 9,70. Du même auteur : *Vous dites grandir* (les plus belles histoires commentées), franco : 9,70. — Marcel Martinet : *Le prolétariat et la culture* (plaquette dans le même esprit qu'A. Thierry), franco : 6,30.

DES ŒUVRES DE CAMARADES :

Stephen Mac Say : *La Fable* (joyau des ans à travers les peuples et les âges), franco : 14,70. A paraître sous peu du même auteur : *Le Conte.*

DES ROMANS QUI SONT DES DOCUMENTS ET DES TEMOIGNAGES :

Chaque, franco : 11,20 (sauf ceux notés à part)

P.-V. Berthier : Chéri-Bonhomme, Mlle Dictateur, On a tué M. Système. - *L. Bonneff :* Aubervilliers. - *Henri Frossard :* Anatolia. - *Marcel Grout :* Passage de l'homme (prix Goncourt), 8,10. - *Paul Lebois :* Les apprentis-sorciers (les imprimeurs), Villa des bagnards, Terre (série de trois volumes, franco, 33,20). - *Gaston Lemaître :* Les hommes du fond. - *A. Thiellement :* Azawar (colonialisme dans une région peu connue). - *H. Vincenot :* La pie saoule. - *André Hobey :* Un d'en-bas. - *L. Drapier-Kadec :* Rue de Madagascar. - *A. Suarnet :* Sand'ré (prix du Roman des Prov. fses). - *H. Joubrel :* La pierre au cou (l'enfance délinquante). - *Jules Leroux :* Le pain et le blé (Et voici sur l'histoire du peuple), 8,10. - *R. Liautaud :* Et la conque se tut, Béatrice de Tende. - *Ed. Barthélemy :* L'An mil. - *Ludovic Massé :* Les Trabucayres. - *Jean Rogissart :* Le fer et la forêt (prix populiste). - *Adrien Rhyxand :* Hourgnance.

Toutes éditions tirées sur beau papier, souvent ilustrées, en deux couleurs.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE SOCIALE DE « CONTRE-COURANT »

Nota. — On peut s'abonner à l'*Amitié par le livre* qui aide les camarades à publier des œuvres en faveur de nos idées. Six romans par an. S'adresser à *Camille Belliard* à Blainville-sur-Mer (Manche).

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*,
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

L'EGLISE RESTE ET RESTERA TOUJOURS L'EGLISE. — L'Eglise est-elle en perte de vitesse ? Subit-elle une crise qui risque de la laisser pantelante et diminuée dans les années qui viennent ? Un trop grand nombre de non-croyants en sont persuadés parce qu'en ce moment, après les séances du concile qui ont révélé une poussée libérale caractérisée dans les rangs de la hiérarchie, des mesures spectaculaires viennent d'être prises en France qui visent à mettre au pas des groupements de propagande catholique qui se laissaient entraîner sur des chemins hasardeux semblant les mener au socialisme, voire au communisme.

Ce serait ne pas tenir compte des expériences du passé que de se laisser aller à un optimisme que rien ne justifie, concernant une prétendue régression de l'influence catholique, en France et dans le monde.

Ce n'est pas la première fois que l'Eglise doit prendre des mesures draconiennes envers des « brebis » qui s'égarent. L'affaire du « Sillon » de Marc Sangnier n'est point perdue dans la nuit des temps, et la mesure d'excommunication qui frappa l'auteur des *Paroles d'un croyant* — et Lamennais n'était pas le premier venu en son temps — montre qu'il n'est point de personnalité ou de groupement qui puisse, en toute tranquillité, proposer, et encore moins imposer, un quelconque point de vue qui s'opposerait à la politique générale qui s'élabore à Rome. L'exemple tout récent des prêtres ouvriers suffit à corroborer ce que j'avance.

L'habileté, la souplesse, la patience, l'art de compromettre l'adversaire, le double et même le triple jeu n'ont pas de secrets pour la puissante confrérie qui, depuis bientôt deux mille ans, vise à dominer le monde. Et ceux qui, sur le plan politique, s'efforcent de transposer ses méthodes ne peuvent, en tout état de cause, qu'en produire une bien pâle imitation.

Certes, il n'est pas niable qu'il existe en ce moment des frictions, que les rouages de la monstrueuse machine grincent. Le progrès scientifique, les améliorations sociales, l'instruction générale sont de sérieux adversaires pour une

organisation qui s'efforce à perpétuer l'ignorance, dont l'origine même prête à discussion, dont le livre de base est farci d'inepties inacceptables de nos jours. Pourtant lorsque les fêtes de Pâques arrivent avec le dimanche et le vendredi qui les précèdent, force est de convenir qu'il y a encore beaucoup de travail à faire pour décrasser tous les cerveaux embrumés par la religion.

Par milliers, des gens qui vivent chaque jour, d'après leurs croyances, en état de « péché mortel », se pressent dans les bâtiments affectés au culte, s'abîment en prières dévotes quitte à revenir, tel le chien célèbre, le lendemain à leur vomissement. Et ne parlons que pour mémoire de tous ceux qui s'abstiennent de participer à ces offices de grand gala, qui affichent même des « opinions avancées », mais qui se marient religieusement, font communier leurs enfants et appellent le curé pour l'extrême-onction.

Ces dernières semaines nous avons été gâtés non seulement par la fameuse semaine de Pâques, mais aussi par les brillantes exhibitions de deux leaders du socialiste mondial... Le premier, M. Spaak, se mariait. C'était parfaitement son droit. Quoique ministre, on n'en est pas moins homme. Il prit de la distance puisque les cérémonies se déroulèrent non à Bruxelles mais dans une petite ville de la Côte-d'Azur. Je dis bien les cérémonies : la religieuse et la civile. L'opium du peuple convient excellemment à ceux qui prétendent le diriger vers des destinées meilleures. Cela s'est fait sans fla-fla, presque en catimini. Passons.

Une dépêche de Rome, par contre, révèle une couleuvre difficile à avaler. L'information a pour origine un journal communiste et l'homme mis en cause est lauréat du prix Staline 1952. La voici :

Rome, 16 avril. — L'audience accordée par le Souverain Pontife au chef du parti socialiste italien est un événement encore plus significatif qu'il n'y paraissait. On apprend que Paul VI a fait don à M. Pietro Nenni de la « montre en or personnelle » de Jean XXIII. Il y a ajouté, pour Mme Carmen Nenni, un chapelet et un crucifix de belle facture.

De son côté, le leader socialiste a fait don d'un ouvrage contenant, sous reliure d'or, l'encyclique Pacem in terris *et le discours qu'il lui a consacré au Congrès des Nations Unies.*

Et un grand journal parisien de titrer : « M. Nenni porte désormais sur son cœur la montre de Jean XXIII. » L'événement illustrerait, ajoute-t-il, «l'accélération en Italie d'une détente due au déclin de l'anticléricalisme agressif et à un progrès de la tolérance catholique ». Comme en termes gracieux ces choses-là sont dites !

Dédaignons ces échanges politico-religieux pour souligner, s'il en est besoin encore, le machiavélisme de ceux qui distribuent sourires et coups de crosse à bon escient, n'abandonnant jamais leur séculaire position rétrograde, sous le couvert d'un bon-garçonnisme de circonstance.

A nous de ne pas l'oublier; de ne jamais composer avec l'adversaire sournois mais résolu. Sous quelque prétexte

que ce soit. Soyez persuadé que l'Eglise sera toujours l'Eglise, que c'est une force qui recherche l'hégémonie et ne renoncera jamais à la conquérir. Pour atteindre ce but tous les moyens lui sont bons. La preuve en a été administrée maintes fois au cours des siècles, le plus souvent d'une manière sanglante. L'Inquisition a fait son temps, aujourd'hui la cautèle est de mise. Elle n'en est pas moins aussi dangereuse que la brutalité. Pire, peut-être...

Ne soyons pas dupes, renforçons la propagande libre-penseuse, faisons sans cesse notre profit de l'apostrophe percutante :

LE CLERICALISME, VOILA L'ENNEMI !

Louis LOUVET.

Une voix autorisée.

*PAR ce mot cléricalisme il faut entendre le mouvement politique et social qui considère la religion, et plus spécialement la religion catholique, comme le fondement le plus sûr de l'*Ordre *basé sur le principe « Autorité » et sur le fait « Gouvernement » ; mouvement qui, par voie de conséquence, tend à attribuer la direction de la chose publique, plus encore : la domination universelle, à l'Eglise catholique, apostolique et romaine et à placer cette domination entre les mains du clergé séculier et régulier composant le parti « Prêtre ».*

Ce qui caractérise le cléricalisme, c'est son irréductible opposition à toutes les mesures et pratiques s'inspirant de la pensée laïque, favorisant et secondant le renforcement de celle-ci. C'est la constatation de cette intransigeante opposition à l'expansion laïque qui a arraché à Léon Gambetta ce cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Le trait essentiel du cléricalisme, c'est la souplesse d'allures au service de desseins précis et de buts déterminés. « La fin justifie les moyens », déclare le cléricalisme et, armés de cette devise, usant et abusant avec impudence de cette formule qui, par anticipation, a la vertu de tout justifier, voire de tout exalter, les adeptes du cléricalisme qu'on appelle communément « les cléricaux » font usage, le cœur léger et la conscience sereine, des agissements les plus indélicats, des procédés les plus criminels, des manœuvres les plus perfides, des crimes les plus abominables.

Rappelez-vous que de tout temps et en toutes circonstances — on ne saurait trop le répéter — l'Eglise s'est mêlée aux événements temporels, que son action a constamment pesé sur les événements dans toute la mesure de ses forces, qu'elle a toujours, secrètement, mais passionnément, ambitionné de tenir l'humanité sous son joug, que

---

MARSEILLE. — Le comité de liaison J. L. - F. A. de Marseille organise le DIMANCHE 16 MAI, à 9 h. 30, chez Francis (arrière-salle), 9, rue Ferdinand Rey (La Plaine), une conférence sur : *La Commune de 1871 à Marseille et ses origines.*

son histoire — toute de ruses, de mensonges, de manœuvres politiques, de despotisme et de violence — atteste qu'elle a sans cesse été animée de l'irréductible volonté de modeler la société à son image et qu'elle a mis au service de ce but toutes les ressources de sa diplomatie, toutes les forces de son organisation et toute la puissance de ses trésors.

Conclusion : *Si vous avez la ferme volonté de faire échec aux manœuvres du clergé, si vous êtes résolus à barrer la route aux desseins ambitieux de la religion, ne vous bornez pas à combattre le cléricalisme, faites à la religion elle-même une guerre sans merci. Ne vous contentez pas d'être « des mangeurs de curés », attaquez-vous à Dieu lui-même : soyez antireligieux. Le cléricalisme est un mouvement politique et social, mais à base religieuse. C'est cette base qu'il faut saper hardiment et avec persévérance.* — Sébastien FAURE.

VIENT DE PARAITRE :

G. CHEITANOV, par *Gr. Balkanski*

Pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare
270 pages. Nombreuses illustrations. *Franco* ..... 9 F 90
RAPPEL : Un centenaire bulgare parle. *Franco*.. 9 F 20

L'OFFRE POUR MAI ET JUIN

DOCUMENTATION :

HISTOIRE DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS par Gérard WALTER. — 390 pages d'un texte objectif et documenté : franco 6,70

AUTOPSIE DU STALINISME par A. ROSSI. — Avec le texte intégral du rapport historique Krouchtchev : franco 7,60

Les deux volumes, pris ensemble, FRANCO, 11 fr., envoi auquel sont ajoutées gracieusement les brochures suivantes : « Nos communistes et le communisme », « Tempête sur l'Empire soviétique », « Karl Marx et son manifeste communiste », avec l'ajouté : « Le marxisme est-il périmé », texte intégral de la conférence faite aux Causeries populaires par Ch. Rappoport. Et aussi, toujours en plus :

REPRESSION DE L'ANARCHISME EN U. R. S. S.

plaquette révélatrice, introuvable, éditée au temps où le bolchevisme n'avait pas encore éliminé physiquement tous ses adversaires.

(Nombre limité : une vingtaine.)

LES CAMPAGNES CONTRE LA FAIM

LA faim dans le monde ? A qui la faute ? A voir tant d'experts penchés sur la question depuis tant d'années, tant de commissions et de comités constitués pour en débattre, on se montre surpris que tant de compétences réunies n'aient toujours pas découvert que la permanence de la faim, à une époque qui dispose de tous les moyens matériels et techniques de la combattre, a pour cause première le mode actuel de formation des revenus, c'est-à-dire la monnaie circulante. De nos jours, la faim n'est plus la conséquence des disettes, des intempéries, d'un manque de communications et de transports, mais celle principalement de l'insuffisance des revenus, de cette propension des capitaux à s'investir seulement là où les perspectives de rentabilité apparaissent certaines.

Attribuer, comme on le fait souvent, la faim, à l'insuffisance des équipements, à l'analphabétisme, à l'absence de qualification de la main-d'œuvre, à la pénurie de cadres, revient à constater les effets d'une même cause. La circulation monétaire, soumise à la fois aux règles du hasard et à celles de l'optimum de rentabilité, aux exigences du profit, crée ainsi d'immenses taches d'ombre, de misère et de faim non seulement parmi les populations des pays sous-développés, mais au cœur même des nations réputées nanties où la production déborde les limites du marché. Capitales mondiales de l'opulence, des villes comme New-York, Chicago, Pittsburgh sont aussi celles où gitent quelques millions de miséreux. Dans les Appalaches, l'Espagne et l'Italie du Sud, au Brésil, au Portugal, dans presque toutes les villes de France chez les personnes âgées, veuves de petits retraités, les dénuements sont les mêmes qu'en Inde ou qu'en Afrique, car ici il faut, en plus, se chauffer l'hiver, acquitter un loyer, s'habiller, se soigner et le prix de la nourriture y est incomparablement plus élevé.

La faim n'est donc pas l'apanage des pays aujourd'hui assistés, mais le fait que ces pays assistés aient, pour la plupart, été soumis au joug colonialiste, témoigne de l'évidente responsabilité du système économique dans une paupérisation dont la localisation voisine avec celle du sous-emploi. La vie se retire là où le capital manifeste de la répugnance à s'investir. On serait donc tenté d'imputer aux détenteurs de capitaux la responsabilité du sous-emploi qui engendre lui-même la faim, mais ce serait oublier que ces derniers ne font jamais qu'observer un code impitoyable, dictat de structures monétaires qui ne leur laissent d'autre solution que celle de rechercher le maximum quant à la rente, au profit.

Sans doute, et bien que le rationnement y reste parfois sévère, ne meurt-on plus de faim, par manque de revenus, dans les pays socialistes où l'entraide, organisée sous l'égide de l'Etat, s'exerce par le truchement de la collecte des profits et de l'impôt, l'emploi étant ainsi assuré en toutes circonstances. Toutefois pas plus que le capitalisme, le socialisme n'est à l'abri des « maux » engendrés par un

débordement de la production au-delà des limites du marché : effondrement des prix, chute des profits, chômage.

Cette échéance, encore lointaine pour les pays d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine, est déjà présente pour nombre de nations industrialisées promptes à s'enrôler, vers les antipodes, dans des croisades mondiales contre la faim, qui se montrent incapables de jouer la même entraide au bénéfice de leurs propres ressortissants non moins démunis. Pareillement doit-on se demander la raison pour laquelle tous ces bouillants personnages humanitaires qui mènent grand tapage autour des tables de conférences, prennent si grand soin de rayer des mesures d'assistance, les gouvernements « mal-pensants », ou encore ceux qui ne sont guère susceptibles d'intéresser les compagnies minières ou commerciales ; pourquoi ils manifestent, à tout instant, l'intention de disputer à quiconque, à coup d'intervention militaire, le droit et l'honneur de voler au secours des affamés, pourquoi ce subit réveil d'aussi nobles sentiments, alors que, dans un récent passé, marchands et banquiers affichaient une superbe indifférence à l'égard des populations dans le besoin qui n'avaient pas encore accédé à l'indépendance.

Il y a donc, pour justifier ces campagnes contre la faim, orchestrées désormais à une échelle internationale, des mobiles non totalement désintéressés. En premier lieu, des excédents permanents pèsent lourdement sur le revenu des agriculteurs occidentaux. L'Etat, travesti en Père Noël, sollicité par les lobbies, intervient pour alléger les marchés intérieurs menacés d'effondrement en pratiquant le « forcing fiscal » dont l'effet se résume à transférer une part du revenu des consommateurs au bénéfice des fournisseurs de l'aide. En second lieu, il faut observer que l'aide ne se limite plus à des envois de denrées, mais qu'elle comporte surtout des séries de grands travaux, d'implantations industrielles, toute une assistance technique de nature à élargir, en les socialisant, les débouchés de maintes entreprises gavées de commandes et de profits. Enfin le réseau bancaire à travers lequel transitent tous ces mouvements de fonds, s'occupe, lui aussi, utilement en élevant le plafond de ses crédits, tandis qu'à l'avant-scène les « abbés Pierre » jouent la figuration, encouragés dans leur rôle par ceux qui doivent faire avaler, aux contribuables, la mauvaise soupe à la grimace présentée par les percepteurs.

Installée dans un terreau favorable, la misère pousse comme du chiendent. C'est dire l'inefficacité de toutes ces actions sporadiques dirigées contre les effets et non contre la cause de l'impécuniosité des assistés de l'extérieur et des non-assistés de l'intérieur. La loi américaine 480 a bien codifié le mécanisme de l'aide extérieure, mais elle n'a toujours pas su faire cohabiter, dans les pays aidés, la vente et le don. A une époque où la technique rend possible l'industrialisation de l'agriculture, la culture et l'exploitation des océans, la mise en valeur des surfaces réputées autrefois incultes, le réchauffage des sols, l'irrigation des terres arides, la conservation des denrées, l'éle-

vage industriel des porcs et des volailles, la retenue des eaux, les haies fruitières, le transport par avions-cargos et bien d'autres procédés de nature à multiplier les quantités de nourritures, les vues de Malthus apparaissent singulièrement rétrogrades (1).

Il ne reste plus qu'à découvrir le procédé propre à répartir à ceux qui sont dans le besoin les richesses qui, déjà, débordent les limites du marché ; à élargir la consommation aux dimensions de l'offre, sans chercher à réduire ces dernières. Diminuer les prix n'est-ce pas ruiner les producteurs et paralyser l'investissement ? Augmenter les revenus des sans-travail, n'est-ce pas amputer ceux d'une fraction des consommateurs pour en créditer des allocataires ?

Bientôt, peut-être, les nantis craindront pour leurs biens et pour leur sécurité, pour avoir misé sur la pérennité des institutions économiques, alors que seule, une transformation radicale de ces institutions peut recréer un climat de confiance réciproque, rendre le milieu plus aimable, moins explosif, plus humain. Et si l'entraide doit tirer notre monde du chaos, encore faut-il créer l'environnement, le cadre économique adéquat. Le combat contre la faim ne saurait s'accommoder de l'esprit conservateur. Nier cette évidence, c'est se fourrer la tête dans le sable.

Henri MULLER.

(1) *N.D.L.R. — Mais non, cher collaborateur, les vues de Malthus tiennent toujours. Il y a aujourd'hui « grosso modo » un être sur deux qui ne mange pas à sa faim. En admettant que les mirifiques « succès » de la technique, signalés ici, permettent la nourriture à tous de nos jours, ce qui serait certes appréciable, cela ne fait que retarder l'échéance. A sa vitesse actuelle, la démographie galopante aura tôt fait d'établir une situation à nouveau précaire ; puis dramatique. Faudra-t-il attendre les deux habitants au mètre carré pour que les antimalthusiens comprennent que la reproduction à outrance est déraisonnable ?*

PLUS DE 300 NOUVEAUX LECTEURS

ont reçu le dernier numéro (120) au titre de l'opération « boule-de-neige ». Aujourd'hui ils reçoivent celui-ci (121) afin de faire mieux connaissance avec l'esprit qui anime notre journal. Notre intention est de publier dans cette série 1965 *dix-huit numéros,* ce qui porterait à 432 pages et non 320, comme nous l'envisagions au départ, le volume de la pagination *sans augmentation du prix de l'abonnement.* Nous le ferons aisément si ces nouveaux lecteurs s'abonnent, en nombre, à leur tour, et participent également à la campagne qui débutait le mois dernier et dont ils auront pris connaissance en consultant la page 2 des numéros 120 et 121. Si nos espoirs ne sont pas déçus, comptez sur une progression sensible du nombre des parutions lors de la série suivante. Aussitôt reçus, les nouveaux abonnements seront honorés des numéros complétant la série actuelle.

SONNETS AMERS

Vers le mystère

Donc, il faut demeurer ici, pauvre grison
Forcé de paître dans le cercle de ta longe.
Sans doute les chardons en fleur où ton nez plonge
Sont doux, et doux aussi les baisers de Lison ;

Mais tu n'en es pas moins à l'attache, en prison ;
Et quand la corde pèse à ton jarret qui plonge,
Mélancoliquement tu brais, ton col s'allonge,
Et ton regard mouillé se perd à l'horizon.

Que vois-tu, qu'aimes-tu parmi ces lointains vagues
Où vogue un soleil d'or qui fend de vertes vagues ?
Tu n'en sais rien. Tu sais que tu voudrais partir.

Et nous aussi, captifs au cercle de la terre,
Quelques biens que le sort puisse nous départir,
Nos yeux désespérés pleurent vers le mystère.

Les vrais savants

Cet aveugle béat sous sa porte cochère,
Ce môme qui d'un pas rythmé suit les tambours
Ce gas de ferme qui, tout suant des labours,
Au revers d'un fossé culbute une vachère,

Ce gniaffe dans son trou, ce prêtre dans sa chaire,
Ce chaudronnier errant qui va de bourgs en bourgs,
Ce joueur de piquet qui fait des calembours,
Tous ces simples dont la cervelle est en jachère,

Comme ils ont l'air heureux de n'avoir rien compris !
Sans doute, être idiot, c'est payer d'un bon prix
Ce bonheur-là. Mais quoi ! Si l'instant les enivre,

S'ils ont l'art d'en jouir sans se mettre en émoi,
Au moins ont-ils goûté la volupté de vivre ;
Et c'est eux les savants ; et l'idiot, c'est moi.

(Les Blasphèmes)

Jean RICHEPIN.

UNION DES SYNDICALISTES ET R.P. — Samedi 15 mai à 15 heures, 78, rue de l'Université, salle Neumeyer, CONFERENCE-DEBAT sur : *La Presse actuelle et le droit à l'information.* Nicolas FAUCIER, auteur du livre récent *La Presse quotidienne,* traitera le sujet.

DIALOGUE IMAGINAIRE ENTRE MARX ET BAKOUNINE

TEXTE DE MAURICE CRANSTON diffusé en 1962 à la B.B.C. à Londres

Résumé des chapitres précédents. — *Bakounine accueille chez lui, à Londres, le 3 novembre 1864, Karl Marx, avec lequel il s'entretient des questions qui les divisent. Cordial tout d'abord, le dialogue tourne à la controverse. La discorde entre les théories exposées par les antagonistes s'affirme au fur et à mesure que se prolonge la discussion.*

BAKOUNINE. — Une fois de plus, Marx, tu prouves que tu ne m'as pas écouté et que tu n'as pas compris ce que je voulais te dire.

MARX. — Je prétends t'avoir compris mieux que tu ne te comprends toi-même. En refusant de concevoir l'Etat autrement que comme un instrument d'oppression, tu démontres ton incapacité à concevoir l'homme autrement qu'une unité isolée, chacun avec sa volonté, ses propres intérêts et ses désirs. C'est ce que croient les théoriciens de la pensée libérale bourgeoise et vous, anarchistes, avez la même conception de l'être humain dans la société. Votre anarchisme est du pur libéralisme poussé à l'extrême, hystériquement poussé à l'extrême. Votre philosophie est essentiellement égoïste, vous avez une conception du moi et de la liberté du moi apparentée à la métaphysique du capitalisme.

BAKOUNINE. — La métaphysique ne m'intéresse pas.

MARX. — Et cependant, de quelque côté que tu le prennes, l'anarchisme aboutit à des conclusions métaphysiques. Vous avez la même éthique, très semblable à la morale chrétienne : « Appui mutuel », vous entend-on répéter, ce qui, en termes conventionnels chrétiens, pourrait être traduit pas « Aime ton prochain, sacrifie-toi pour les autres ». Le vrai socialisme n'a pas besoin de préceptes parce qu'il ne reconnaît pas l'isolement de l'individu. Dans une société socialiste, l'homme ne peut être séparé de son voisin ou de lui-même.

BAKOUNINE. — Etant donné que l'Etat est la cause de cette séparation, il est évident qu'il n'y a pas d'autre solution que d'éliminer l'Etat.

MARX. — Mais nous ne pouvons l'éliminer tant qu'on n'aura pas changé les conditions qui font de l'Etat une excroissance nécessaire de la société.

BAKOUNINE. — Dès que les travailleurs auront assez de force pour l'écarter, l'Etat cessera d'être nécessaire.

MARX. — Tu admets donc que c'est une nécessité actuellement ?

BAKOUNINE. — Il est nécessaire pour une société basée sur la propriété privée. Quand la propriété privée sera distribuée par le triomphe du socialisme...

MARX. — Un socialisme préoccupé de la redistribution de la propriété est un vrai modèle de vulgarité. Voyons, Bakounine, tu n'es pas de ceux qui pensent que le socialisme consiste en une libre répartition individuelle.

BAKOUNINE. — C'est sans nul doute un de ses objectifs.

MARX. — Mon ami, les finalités du socialisme sont beaucoup plus radicales. Il se propose d'opérer une complète transformation de la nature humaine, une transformation du moi, la création de l'homme nouveau, la volonté individuelle fondue dans la société, chacun étant libéré de son propre isolement. Tu dis que ton but est la liberté : le socialisme nous donnera une liberté pour ainsi dire inconnue dans les expériences passées du genre humain.

BAKOUNINE. — Tu fais de la vie une chose trop mystérieuse.

MARX. — Et toi, tu la réduis à une chose trop petite. Contemple le monde, Bakounine, et imagine qu'une certaine partie est libre et l'autre opprimée.

BAKOUNINE. — Je n'imagine rien : c'est la réalité. La minorité est libre : ce sont les riches.

MARX. — Je dois te dire que personne n'est libre dans le monde actuel, même pas les plus riches bourgeois. Moralement parlant, le capitaliste, en tant qu'homme, est aussi esclave du système que le sont les travailleurs. Et c'est ce qui nous permet d'affirmer, en honneur à la vérité, que l'émancipation du prolétariat représente l'émancipation du genre humain.

BAKOUNINE. — Mais la substance reste : le riche peut faire ce qui lui plaît, cependant que le pauvre manque du nécessaire.

MARX. — Toutefois, le choix du riche est dirigé et amoindri du fait de sa culture, de ses préjugés bourgeois et du système qui nie le bon vouloir de chacun. De plus, s'y ajoute la mesquine théorie de la liberté définie par le « fais ce qu'il te plaît ».

BAKOUNINE. — C'est toujours mieux que la théorie définie par le « fais ce que tu dois faire », c'est ce que disent les prêtres : la liberté parfaite c'est de servir l'Eglise. Ou ce qui dit Hegel : la liberté parfaite c'est d'obéir à l'Etat. Personnellement, je préfère la notion humaine pleine de liberté qui signifie « fais ce qu'il te plaît ».

MARX. — Tu as défini la liberté comme étant la pleine réalisation des possibilités existantes dans l'homme. Voilà qui est plus près du socialisme : l'être socialiste sera libre en tant que l'homme sera transformé.

BAKOUNINE. — Mais s'il n'est pas permis à l'homme de se développer, ce qui est le meilleur en lui ne pourra pas se manifester.

MARX. — En termes bourgeois et libéraux, tu es en train de trahir ta philosophie libérale bourgeoise. Mais n'est-ce pas ce que disent Adam Smith et ses acolytes ? Abandonnez les hommes à eux-mêmes et ils donneront ce qu'ils ont de meilleur ; ce qui se concrétise dans la fameuse phrase : « Laissez faire... »

BAKOUNINE. — Tu veux toujours ignorer le fait que les libéraux se cramponnent à la propriété privée et à la compétition économique alors que je soutiens, au contraire, que tout doit être mis en commun.

La fin au prochain numéro.

(Traduit par Albert Ledrappier)

LIBRE-PENSEE. — Les lecteurs de la région de Blois et environs intéressés par l'activité de la libre-pensée peuvent se mettre en rapports avec *Marcel Couillé*, rue Pierre-et-Marie-Curie, Bat. 1-114 à Blois (Loir-et-Cher).

VARIÉTÉS

LE POINT OMEGA

IL faisait un temps affreux, une sorte de tempête de fin du monde qui me faisait songer à la légende du déluge. Et mon esprit glissa vers l'éternelle question des origines que tout être pensant peut approfondir, ou ne faire qu'effleurer selon sa nature rêveuse ou agissante. Comme s'il devinait mes errements dans le passé, mon ami murmura : commencement, fin, poésie du monde ? Comment la raison peut-elle guider l'homme dans cette recherche du réel ? Et n'est-ce pas déjà suffisamment inexplicable qu'un être sorti de l'animalité puisse se poser de telles questions ?

Oui, lui dis-je, que d'efforts tentés pour percer le mystère de l'univers et peu de penseurs y ont échappé. Chacun d'eux, hélas ! n'a pu œuvrer que sous la double influence de l'hérédité et du milieu. Et d'ailleurs, comment sortir de soi-même pour résoudre de telles questions, en admettant, ce qui est douteux, qu'elles aient une solution.

Très juste, reprit mon ami, mais que d'objets de méditation, probablement sans issue. Avez-vous quelquefois envisagé, tout de même, une explication, ou plutôt une compréhension d'un sens possible de l'évolution universelle ?

Oui, lui dis-je, après quelques instants de réflexion pour résumer toutes mes hypothèses antérieures. Oui, j'ai toujours été attiré par cette effrayante disproportion de notre intelligence créée, rodée pour ainsi dire avec le réel, et notre faculté de transcender ce réel, de l'extrapoler et d'aller au-delà de l'immédiat, du sensible, du réel des techniciens de la science qui ne sont que des géomètres de l'espace, pour vagabonder à travers les énigmes captivantes de l'univers selon notre désir de lui arracher ses secrets.

Et n'est-ce pas déjà extraordinaire que ce « ver de terre contemplant les étoiles » comme l'exprime le poète, puisse se poser des questions aussi troublantes que celles qui nous tourmentent tous les deux ! J'ai donc souvent médité sur ces problèmes et devant la double impossibilité d'adapter ma raison à l'univers, ou d'adapter celui-ci à ma raison et, devant la nécessité de donner tout de même une pâture à ma curiosité, j'ai envisagé deux solutions opposées l'une à l'autre.

D'abord celle de l'éternité de la substance et de l'infini de l'espace. Cette solution, qui n'est qu'une simple constatation d'ailleurs, examinée à l'échelle de notre raison, ne pouvant concevoir ni commencement ni fin, mais un éternel brassage de la substance à tous les états possibles de ses manifestations, nous conduit à cette conclusion que l'univers que nous voyons est celui de toujours, car il n'y a aucun motif de penser qu'un instant, ou une partie quelconque de cet univers, soit différent ou plus important que tous les autres. Ceci, bien entendu, en laissant de

côté l'orgueil humain, même religieux, plus disposé à croire que l'existence prodigieuse de l'univers n'a d'autre raison d'être que la glorification de sa chétive personne.

Remarquons en passant que cette vue de l'univers s'oppose à une conception d'un progrès continu de cet univers. Elle détruit l'idée d'un avancement vers un but, d'une amélioration, d'un perfectionnement, d'un sommet représentant une justification du mouvement, car ce n'est pas un progrès de croître en intelligence, en conscience et en lucidité, et de disparaître ensuite tandis que la substance recommence, dans un embrassement cosmique, d'autres créations également éphémères. Donc cet univers, cet infini, échappe à notre jugement, tout comme notre conscience d'ailleurs.

La deuxième solution, plus poétique et plus à la portée de notre conception du commencement et de la fin des choses, est celle de Teilhard de Chardin. Le monde évolue vers la perfection et l'homme, produit de cette évolution, créature venue du fond des âges, sortie en rampant de sa mer natale, parviendra dans les siècles futurs au sommet de cette évolution et, passant de la zoosphère à la noosphère, atteindra le terme de cette longue pérégrination biologique, aventureuse et risquée, c'est-à-dire le « point Oméga ».

Ce « point Oméga », indescriptible comme toute chose ne relevant pas du sensible, rappelle les tribulations des héros de Dante lorsque, parvenus au seuil du Paradis, ils ne peuvent décrire l'éblouissante et ineffable vision de Dieu.

Ainsi la fusion de l'être pensant avec le « point Oméga » termine, dans l'esprit du poète, un long et tortueux chemin et cette fusion, cet anéantissement, justifieraient, paraît-il, ce cheminement bien inutile à mon esprit réfractaire à tout tarabiscotage irrationnel. Qui peut le plus, peut le moins, et pour tirer de la substance non-pensante un être conscient il me semble que j'aurais moi-même exécuté l'ouvrage plus rapidement et plus directement. Et d'ailleurs qu'est-ce, ce « point Oméga » ? Sont-ce des forces universelles ? Des forces inconcevables pour notre terrestre raison ? Des forces, ou une force consciente qui s'amuserait, comme cela, tout d'un coup, un beau jour à la création ? Et pour aboutir à quoi ?

Je me le demande. Si ce « point Oméga » indescriptible représente le sommet de toutes les félicités, pourquoi ne pas, d'emblée, y admettre toute la création ! Pourquoi tant

---

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES. — Au Saint-Séverin (sous-sol), 3, place St-Michel (métro St-Michel). Le DIMANCHE 9 MAI, à 14 h. 30, conférence de *Mystag* sur : *Religion, magie et illusionnisme.* Cette conférence sera illustrée par de nombreuses expériences d'illusions. — *Mercredi 12 mai,* à 20 h. 30 : La peinture s'arrête-t-elle à l'impressionnisme ? — *Mercredi 19 mai,* à 20 h. 30 : Du futurisme au fascisme, le cas Marinetti. par Hem Day (de « Pensée et Action »). — *Mercredi 26 mai,* à 20 h. 30, Louis Simon commentera son ouvrage « Multiples ».

de souffrances, de meurtres, de cruautés, de destructions de pauvres êtres irresponsables sacrifiés à travers les milliers de siècles d'une évolution décevante ! Et comment se représenter, intelligiblement, une éternité de béatitude dans ce « point Oméga » ? Et si ce n'est pas une force agissante, si ce « point Oméga » est le fait d'une volonté organisatrice consciente, toute-puissante, et toujours aussi incompréhensible, l'objection de l'inutilité de toutes ces souffrances reste la même.

Enfin reste une troisième supposition : l'existence dans le cosmos d'une force également consciente et organisatrice, se dégageant du chaos de la substance et par tâtonnements, expériences pénibles, recommencements et cheminements hasardeux, essaierait de se créer un futur, exempt d'échecs et de recommencements et résumant dans le « point Oméga » toutes les joies extatiques imaginables de l'univers.

Dans cette dernière vision du poète nous pourrions déceler l'espérance d'une paix définitive, d'un accord harmonieux des divers éléments de l'univers supprimant tous les conflits de la substance désorganisée jusque-là. Cette vision ne satisfait malheureusement pas mon esprit rationnel, si elle convient à un rêveur, un poète, de l'étoffe de Teilhard de Chardin. Je ne puis supprimer dans mon jugement l'antécédent et le « succédent » et cette apparition ex-nihilo de cette substance consciente, sa stabilisation définitive dans ce « point Oméga » ne me paraissent pas plus résoudre les questions de l'existence de ce qui est, et de son devenir, que la première hypothèse que nous avons envisagée. En définitive, cette deuxième solution laisse vacante le pourquoi d'une apparition soudaine d'une création quelle qu'elle soit dans l'immensité du cosmos et le devenir de cette création apparue, sans rime ni raison, dans l'éternité.

Pour résumer ces quelques réflexions, reprit mon ami, nous pouvons dire que l'essai du rêveur-poète Teilhard de Chardin est un échec quant à la pensée d'un rationaliste, mais une consolation pour les âmes épouvantées d'un monde sans queue ni tête. Quant à nous, raisonneurs impénitents, nous sommes condamnés à ne nous satisfaire d'aucune explication, pour la simple raison qu'il n'y en a pas.

C'est bien regrettable, lui dis-je en conclusion. Ce serait si fantastique de comprendre tout l'univers et de lui donner, ou plutôt de lui trouver, un sens.

IXIGREC.

Peuvent être fournis par la librairie sociale du journal les travaux imprimés d'Ixigrec, soit : *Panurge au pays des machines, Qu'est-ce que la raison ?, L'avenir est-il prévisible ?, Qu'est-ce que la mort ?* Les quatre opuscules, franco : 5 francs. Et sur le sujet traité ci-dessus, de G. Las Vergnas : *Des miracles de Lourdes à Teilhard de Chardin,* franco : 6,60 francs.

LE PROCHAIN NUMERO PARAITRA LE 25 MAI

LE PROBLÈME DE L'ALCOOLISME (II)

LES ENFANTS. — Disons-le tout d'abord, sans exagération, l'enfant est conçu aux jours d'alcool. J'ai reçu assez de confidences de pauvres femmes pour le savoir. Je les résumerai toutes en cette réflexion navrante qui me fut faite un dimanche, vers le soir, par l'une d'elles, apercevant au détour de la rue le mari qui rentrait, l'allure non pas d'un homme ivre, mais très gris.

— Tenez, le v'là, mon homme ; il est encore saoûl. Mon Dieu, quel malheur pour moi.

— Il vous maltraite donc ? lui dis-je.

— Lui, oh ! non, il est pas plus méchant qu'un autre. Seulement, voyez-vous, ma pauvre femme, quand il rentre saoûl, il n'y a pas à dire, *il faut que j'y passe !*

Et un geste résigné et las complétait l'explication.

Ainsi donc, conçu en pleine période d'ivresse, l'enfant dans le corps maternel se nourrit d'un sang alcoolisé, d'aliments alcoolisés, puisque la mère absorbe journellement de l'alcool, ainsi que je l'ai expliqué tout à l'heure.

Vienne sa naissance, il sera élevé par une nourrice alcoolique, ancienne ouvrière d'usine, pourvue d'une nichée à elle, qu'elle trouve plus économique d'élever en élevant des étrangers. Elle ne trouve rien de mieux, quand son nourrisson lui paraît indisposé ou faible, de remplacer, dans le biberon, le lait par du café mélangé de cognac ou de rhum.

Et l'enfant grandit avec l'alcool, il a son « canard » aux repas ; un peu plus tard, on verse quelques gouttes de cognac dans le café ; enfin, avec sa première communion, le gamin acquiert le droit d'être servi comme son père ; un peu de cognac dans son café et une petite « rincette » ensuite. Je sais des parents qui croiraient ne pas aimer leurs enfants s'ils les privaient d'une « petite goutte ». Ça fortifie, disent-ils.

Par exemple, je ne sais ce que cela fortifie. Dans la population que j'ai observée, j'ai remarqué que les enfants y étaient des écoliers plutôt mauvais : paresseux, mous, sans trace d'ambition ; ils étaient querelleurs, aimaient les jeux où l'on se tape et se bouscule ; leur intelligence était terne, fermée, rebelle à tout effort ; bien peu obtenaient le certificat d'études et la généralité n'arrivait qu'assez difficilement à savoir lire, écrire et compter vers les douze ans. Mais, de très bonne heure, les sens étaient en éveil ; et j'ai vu souvent, par des après-midi de dimanche, des gamins et des petites filles que les parents croyaient à l'église, se rouler sans pudeur dans les fourrés d'un bois voisin de chez moi, pendant que non loin d'eux chapeaux, livres de prières et chapelets gisaient dans l'herbe.

De bonne heure, le garçonnet fume, boit et court « après les cotillons », comme disent nos Cauchoises. Aussi les filles-mères sont nombreuses. Elles aussi sont bien souvent

la conséquence d'un jour d'ivresse. L'une d'elle me disait un jour : « *Qui* que vous voulez, quand un homme a un *coup* de trop, il n'est plus maître de lui et il n'y a pas moyen de le raisonner. » « Mais, lui dis-je, pourquoi cédez-vous quand vous voyez qu'il est saoûl ? » « Ah ! bien, si je ne cédais pas, y m'battrait, ou bien y m'lâcherait, et vous comprenez j'tiens à lui... »

Encore une conséquence de l'alcool sur l'enfant : la mortalité infantile. Dans la cité ouvrière dont je parle, il mourait une effroyable quantité d'enfants de un jour à un an. Heureusement pour les pauvres ménages, du reste, car il en est qui compterait douze, quinze, vingt enfants s'il n'en mourait pas les deux tiers pendant les premiers mois après la naissance. Ce sont généralement les premiers venus qui subsistent ; parce que, sans doute, ils se sont moins ressentis de l'alcoolisme et des désordres physiques des parents. J'ai connu un ménage qui n'avait élevé qu'un seul enfant, après en avoir eu huit en dix années. Sur cette question, l'alcool corrige lui-même ce qu'il a fait, puisque, cause de la naissance, il l'est également du décès. Mais alors, les mois de grossesse, l'enfantement, autant de souffrances inutiles pour la femme ; la sage-femme, la nourrice, l'enterrement, autant de dépenses inutiles pour le pauvre ménage.

Ne sait-on pas que souvent le ménage attend la mort du bébé comme une délivrance. Un samedi de paie, j'entendais une boulangère réclamer durement la somme qui lui était due pour le pain de la quinzaine, et la réponse que voici lui fut faite : « Ayez de la patience, je vous prie ; le petit va mourir, il n'a plus de vie. Quand nous ne l'aurons plus, ça nous soulagera un peu et nous pourrons vous payer. »

Il n'est pas rare d'entendre cette phrase : « Oui, ma femme est accouchée, mais le petit ne vivra pas, vous savez, *y n'a* pas de vie. Alors, puisque le « bon Dieu » est pour le reprendre, ce pauvre ange, vaut bien mieux qu'il le reprenne tout de suite. »

Oh ! les mères heureuses d'une maternité désirée, qui bercent sur leurs genoux l'enfant attendu avec amour, pour lequel rien est épargné, le savent-elles qu'il y a des femmes qui n'ont même pas la possibilité matérielle d'être mères ; des femmes qui doivent désirer la mort de leur enfant parce qu'il faut vivre, payer le boulanger, le charbonnier, l'épicier — l'alcool aussi, hélas ! — et parce que le sentiment de la conservation prime tous les autres (1).

Madeleine VERNET.

---

(1) Il y a de nos jours une aide collective — et obligatoire — de la nation en faveur de l'enfance et aux familles à forte natalité. Est-ce à dire que tous les problèmes soient, de cette façon, réglés. Ce n'est pas le tout d'avoir des enfants, de recevoir des subsides de l'Etat sous forme de prime à la naissance ou autres, faut-il encore les élever décemment, les éduquer, assurer leur avenir. Ce ne sont pas là cailles qui tombent toutes rôties !

PANORAMA DU MONDE

BULGARIE, TERRE DE MARTYRS

LA Bulgarie est à l'ordre du jour. Son régime dictatorial serait ébranlé ; l'exemple de la Roumanie, de la Pologne, de la Hongrie est communicatif. Tout évolue de nos jours, même les démocraties populaires ! Les démentis intéressés n'y peuvent rien.

La violence et l'oppression ne datent pas d'hier dans ce pays ; l'esclavage a été son lot, nous dit Elisée Reclus qui l'a vu, en Macédoine particulièrement, « opprimé par le Turc, exploité par le Grec ». Le savant géographe nous dit encore : « Pris dans leur ensemble, les Bulgares, surtout ceux des plaines, sont un peuple pacifique, ne répondant nullement à l'idée qu'on se fait de leurs féroces ancêtres. » Au cours des guerres balkaniques ils furent moins drôles.

Cette opinion, Gr. Balkanski la confirme dans le livre qu'il vient d'écrire sur le mouvement libertaire bulgare que les *Editions « Notre route »* — auxquelles on doit déjà le livre de Nicolas Stoïnov dont nous avons parlé à diverses reprises — ont édité, et dans lequel il dit que les populations asservies trouvaient un abri dans les montagnes où les Turcs s'aventuraient le moins possible. Mieux, certains de ces villages, appelés bizarrement « villages militaires », étaient exonérés d'impôts et jouissaient d'une quasi-autonomie. C'est dans l'une de ces villes que naquit Guéorgui Cheïtanov, le révolté dont il conte la vie tourmentée et le sort tragique.

Son héros n'a pas dix-huit ans lorsqu'il s'introduit, un soir d'été, dans les locaux du tribunal de district et met le feu aux archives policières. Arrêté peu après, il s'évade de prison et commence alors pour lui une longue existence d'illégal.

Constanza, Bucarest, Istanbul, Jaffa, Alexandrie, Bethléem, Jérusalem, Le Caire, de nouveau Alexandrie, Marseille, voilà le périple du « révolté de la grande route » avant son arrivée à Paris qu'il gagne, par petites étapes, le plus souvent à pied. Il n'y séjourna que quelques mois, connut « la Ruche » de Sébastien Faure et prit contact avec les milieux libertaires.

1914. La guerre menace et Cheïtanov, en juillet, décide de rejoindre clandestinement son pays. Il y parvient et commence aussitôt à propager ses idées par la plume et la parole. Le thème de ses discours : la lutte contre la guerre qui désole l'Europe. Un jour de 1915 il tombe dans une embuscade de la police. Battu, torturé, il résiste à la souffrance, est jeté dans la prison de Plovdiv où il séjourne un an. Transféré à Sofia il s'évade en 1917, après avoir organisé une rebellion monstre à laquelle participent quinze cents prisonniers.

Il forme alors, avec des compagnons retrouvés, des groupes de combat dont l'agitation est axée sur l'anti-

militarisme et accompagnée d'actes révolutionnaires intéressant l'armée. Sans cesse sur le qui-vive, car la police traque les hors-la-loi, Cheïtanov évite les embûches, se tire de mille mauvais pas. La chance et son énergie le servant, il arrive à gagner la Roumanie, puis la Russie.

A Moscou l'existence est difficile ; même pour un homme de sa trempe. Peu de renseignements sur son séjour, mais sa décision de revenir en Bulgarie où des événements révolutionnaires avaient eu lieu, ne sont pas obligatoirement le fait de son amour pour les déplacements. Une déception l'attend à Varna : les gendarmes du rois Boris circulent dans le port, tout comme autrefois ceux de l'ex-tsar Ferdinand.

Rentré dans sa ville natale de Yambol, Cheïtanov fait appel à l'unité d'action allant des socialistes aux anarchistes, en passant par les syndicalistes. La situation est « fluide », on ne sait trop où l'on va, et Cheïtanov se résout à reprendre son agitation en faveur des groupes de combat. Pour cela il faut de l'argent. Qu'à cela ne tienne : une voiture postale est attaquée et une somme importante « expropriée ». Le lendemain la plupart des conjurés sont capturés. Et c'est à nouveau la prison pour Cheïtanov, geôle dont il s'évade une fois de plus avec huit de ses amis.

Le 16 avril 1925 eut lieu l'attentat à la cathédrale de Sofia. Une répression effroyable s'ensuivit après la proclamation de la loi martiale. Les « clandestins » dont était Cheïtanov se virent coupés de toute aide efficace. Epuisés par d'incessantes luttes, ils décidèrent de se séparer en plusieurs groupes et de se diriger vers les frontières yougoslave et turque afin de passer à l'étranger. Cheïtanov et sa compagne optèrent pour la Turquie. Surpris par une patrouille, le couple pourchassé pense s'en tirer une fois de plus, leurs papiers pouvant passer pour réguliers. La sottise d'une femme qui connaissait la vrai propriétaire de certaines pièces d'identité fit tout échouer.

Après quelques jours de détention, les autorités locales confièrent quatorze de leurs prisonniers à la garde nationale venue spécialement de Sofia. A la gare de Bélovo, les militaires remirent les captifs entre les mains de comitadjis macédoniens qui, les ayant jugés sommairement, les massacrèrent le 2 juin 1925. Selon la légende, la tête de Cheïtanov fut coupée et apportée au roi Boris III.

Sommairement rapportée, telle est l'histoire de ce valeureux combattant bulgare, dont le livre dit aussi quelles furent sa pensée, ses diverses actions, ses écrits, l'influence qu'il eut sur le mouvement social en Bulgarie. Complété par des notes biographiques sur les principaux militants bulgares, ce livre aidera puissamment le lecteur français à comprendre toute l'abnégation qu'il a fallu aux rudes combattants de Bulgarie pour secouer le joug de leurs tsars, les sacrifices qu'ils ont consenti à la cause de la liberté et la douleur qui les étreint à la pensée de la dictature communiste impitoyable qui désole de nos jours leur pays.

PEER-LAVIRGULE.

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, une coopérative de presse étant à notre portée pour toute fourniture.

Nous réserver vos commandes, c'est nous aider, puisque l'intégralité des recettes pour les fonds anciens et les ristournes d'usage pour les nouveautés sont comptabilisés en faveur du périodique. Ne négligez donc pas ce facteur important pour l'équilibre financier de **Contre-courant.**

COMMANDES et FONDS a adresser **nominalement** à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

(Les prix s'entendent **franco de port.**)

FONDS « CONTRE-COURANT »

EUGENE HUMBERT, par *Jeanne Humbert.* — « Contre-courant » qui s'élève, dans la mesure où cela est possible avec la législation actuelle, contre la propagande nataliste inconsidérée, recommande chaleureusement ce volume, au travers duquel le lecteur retrouvera toute l'histoire du mouvement né des théories de Malthus. Qui, mieux que sa compagne Jeanne Humbert, elle-même militante néo-malthusienne, pouvait retracer la vie de l'énergique militant que fut Eugène Humbert, du théoricien qui servit jusqu'au bout ses doctrines et qui mourut en prison pour être resté fidèle à ses idées. Un volume de 336 pages, édition impeccable, exemplaires numérotés, illustré d'une photographie d'E. Humbert. *Franco* ..... 7 F 50

LE VATICAN ET LA PAIX, par *Ernest Judet.* — L'auteur n'est pas un révolutionnaire, loin de là, il ne faut donc pas attendre de lui qu'il attaque le Vatican. Il vise plutôt à discréditer les milieux catholiques français d'extrême-droite dans leur politique belliciste. Ce livre fait comprendre une certaine évolution de l'Eglise. N'y cherchons pas plus. (Nombre d'exemplaires limité.) 310 pages, *franco* ..... 3 F 60

LE CATECHISME NEUTRE DE LA RELIGION CATHOLIQUE. — Ce petit volume porte en exergue cette pensée d'un prêtre : « L'Eglise abusa de ma jeunesse pour me berner, etc. » Est-ce l'abbé J. Peyrou qui a écrit ce catéchisme édité par Sébastien Faure ? C'est possible. Mais il aurait pu aussi être l'œuvre de l'éditeur. *Franco.* 4 F 60

LA MARCHE ROYALE, par *Andreas Latzko.* — Quatre nouvelles par l'auteur des « Hommes en guerre », c'est tout dire. Très belle édition, exemplaires numérotés, bois gravés d'Antral. *Franco* ..... 5 F 60

LE TEMPS DES TERRORISTES, par *Fr. J. Armorin* (préface d'*Y. Farge*). — Editée par « Franc-Tireur », illustrée d'une trentaine de compositions de Gérard Singer,

(Suite au dos)

cette plaquette est vouée à la gloire du maquis. Auteur, préfacier et dessinateurs ont été du « maquis », ainsi tout s'explique. C'est du « sur le vif », mais rien de plus. (Quatre exemplaires seulement.) *Franco* ..... 5 F 60

L'AMOUR ET LA MORT, par *P. Vigné d'Octon.* — Roman d'un anticolonialiste qui a bien connu les colonies. Il y a là des pages d'un réalisme hallucinant que René Maran, auteur de *Batouala* (prix Goncourt), a pillées sans vergogne. Recommandé pour le style, la documentation et aussi... l'esprit qui anime ce livre, l'un des meilleurs de l'auteur. *Franco* ..... 5 F 40

HISTOIRE DES BOURSES DU TRAVAIL, par *Fernand Pelloutier.* — Nous avons eu la chance de recueillir les derniers exemplaires de cette œuvre posthume de Fernand Pelloutier qui ne sera peut-être jamais rééditée. Préfacée par Georges Sorel, augmentée d'une notice biographique de Victor Dave, cet ouvrage intéresse les sociologues, les syndicalistes et devrait figurer dans les bibliothèques de tous les syndicats. Ouvrage de premier ordre extrêmement rare. *Franco* ..... 25 F 70

CHRONIQUE DE LA COUR DU ROY PETAUD, par *Fernand Pignatel* et *Jules Rivet* (illustrations de Guilac). — On se souvient sans doute des auteurs et du dessinateur qui firent les beaux jours du « Canard enchaîné » d'avant la seconde guerre mondiale. Ecrit à la manière d'antan, cette œuvre qui est de tous les temps, enchantera les âme pacifistes et pas militaires pour un sou. Ce roi Pétaud, entouré de dames de haulte gresse, fera rire, certes, mais aussi beaucoup réfléchir. *Franco* ..... 5 F

HISTOIRE DE LA CREATION DES ETRES ORGANISES, par *Ernst-Heinrich Haeckel.* — Vingt-quatre *conférences-leçons* sur la doctrine de l'évolution, qui rencontra obligatoirement l'hostilité de l'Eglise, traduites de l'allemand par le docteur Ch. Letourneau. Edition rare, 600 pages, grand format, illustrées de figures explicatives. *Franco* ..... 36 F 70

LE CHRIST ET LA PATRIE, par *Grillot de Givry.* — Texte intégral conforme à l'édition de 1911, augmenté d'une préface et de notes. La première édition fut boudée du public et s'enleva soudain aux approches de la première guerre mondiale alors que son éditeur la destinait au pilon. Œuvre d'un écrivain catholique, certes, mais conséquent, elle est d'une sévérité extrême pour les « va-t-en-guerre » de toutes obédiences. Edition rare. *Franco.* 5 F 70

Toutes ces œuvres sont vendues intégralement au profit et en faveur du développement de « Contre-courant ».

Directeur de la publication : Louis LOUVET.
Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)